

TRANCHES DE VIE ...

La vie des Quartiers Sud du Mans, c'est également une multitude d'histoires individuelles et collectives. Nous vous invitons à parcourir quelques unes de ces tranches de vie offertes par des habitants de nos quartiers.

Le père Janvier cultivateur à Maison blanche

Tous les jours, il passe dans les quartiers du château d'eau route d'Angers, pour ramassage des ordures végétales. Son rude cheval tire un vieux tombereau.

Coiffé d'un chapeau en cuir, le personnage est typique, oh ! Combien fougueux et malicieux, il ne faut pas le contrarier, c'est l'homme de la terre.

Tout le monde le connaît, tellement il est bavard, il raconte facilement la vie de ses ancêtres, lui qui applique à 100% les bonnes méthodes du passé, il parle le patois sarthois qu'il connaît bien.

Il habite une petite ferme sur les bords du circuit des 24 heures, à quelques centaines de mètres des tribunes, en direction d'Arnage. Ce lieu-dit Maison-Blanche endroit magique pour le pilotage à grande vitesse.

Le père Janvier est d'un autre âge, sa manière de vivre reste un modèle du genre. Pour lui priorité aux animaux, il les comprend, il les aime. Il faut passer par l'étable pour atteindre l'intérieur



de la maison. En ce qui concerne l'habitat, point de confort, le minimum comme il dit. Une grosse horloge au fond de la grande pièce, une très grande cheminée avec ses marmites, et ses différentes poêles, un grand bac en ciment avec un broc en métal blanc, une petite table avec des bouteilles de cidre, et plusieurs verres, en attente d'un coup à boire, dont la transparence laisse à désirer. Une grande table en bois avec ses deux bancs, et comme décor un fusil accroché au mur entre deux cadres des portraits de famille.

Voilà planté le personnage et son environnement des années 1950-1960 L'homme connaît bien les besoins de la terre, il l'exploite, mais en retour il la nourrit avec ses récupérations végétales.

La boucle étant bouclée, il se considère déjà à cette époque comme un écolo. Il est fier et se considère comme un homme heureux.

René GIGNON

Souvenirs d'enfance

La guerre finissait, les troupes américaines stationnées vers les « Bruyères » dans des baraques de bois, descendaient en chantant la route de Ruaudin. Les enfants leur offraient des tomates bien mûres (ils en étaient friands) pour recevoir en échange chewing-gum et bonbons.



Soldats américains à Pontlieue

Nous allions avec mon Père et des voisins accueillir en gare du Mans les prisonniers qui revenaient par trains entiers d'Allemagne. Triste spectacle, mais émouvant de toutes ces familles qui retrouvaient un mari, un père, un frère, un fils, ou simplement, un ami, un voisin. Interminables effusions, de larmes, de regards, de rires. Ce spectacle touchant, cette chaleur humaine, ce bonheur de retrouver les siens a marqué à jamais mon jeune cerveau de 7 ans contre cette guerre qui n'avait apporté que séparations, souffrance, humiliation.

1945 ... dans ce quartier appelé aujourd'hui « Vauguyon » régnait une véritable vie de village, tout le monde se connaissait, s'aidait, échangeait, commerçait.

Il est vrai qu'entre l'actuelle rocade et le Boulevard Jean-Yves Chapalain (appelé à l'époque Boulevard de Bel Air) l'habitat était clairsemé, d'immenses espaces incultes séparaient les pavillons construits ça et là et chacun d'eux possédait d'immenses jardins

à la rentabilité modeste tant la terre était pauvre (de la cendre ou terre à sapin disaient les anciens).

Ces immenses espaces de champs séparés par des chemins qui rejoignaient la route de Parigné d'un côté, la route de Tours de l'autre, traversant Glonnières et Ronceray actuels, immenses espaces de jeux et de rencontres (pas toujours amicales) où les enfants d'une même école se retrouvaient, s'invitaient, s'affrontaient dans des joutes sportives, souvent épuisantes ... pour les fonds de culotte.



*Ancienne ferme des Quartiers Sud (1967)
Son emplacement précis n'est pas connu.*

Commerces et petits métiers étaient nombreux dans ce quartier : épicier, jardinier, laitier, burrelier, vitrier, peintre, charpentier, couvreur. Deux fermes étaient implantées route de Ruaudin : une à l'emplacement de l'église du Christ Sauveur (ferme Dugeon), l'autre dans le secteur du parc Marcel Paul actuel (ferme Provost). Ces fermes vendaient leur lait transporté en bidons de 20 litres calés soit sur un vélo soit dans une brouette jusque chez la laitière située à mi-parcours de Pontlieue ... Expédition journalière plutôt périlleuse ... C'était souvent le travail des enfants, après la classe, laitière de 2 litres en aluminium à la main, de se rendre chez « la laitière » (Mme Bouttier) pour ravitailler la famille de ce précieux breuvage.

Etonnant échange de tous ces services et produits de consommation courante vendus à la source par ces producteurs ou artisans, mais aussi excellent moyen de communication et d'échange pour connaître les nouvelles et commenter ... les rumeurs.

Une seule école primaire publique pour ce quartier (Mauboussin, le secondaire commençait à l'école Pierre Philippeau). 45 élèves par classe c'était courant. La discipline était de rigueur, le respect était l'institution. Le trajet, pour se rendre à l'école, ne se faisait qu'à pied. Le long du chemin les grands prenaient en charge les plus petits, arrêt à l'épicerie (chez Mme Chrétien) pour l'achat de quelques bonbons, récompense de menus travaux accomplis le jeudi ou encore ... quelques centimes gagnés par la vente de papier, journaux, os, cuivre, ferraille ...

collectés à l'occasion de nos jeux, promenades ou fouilles des chemins creux.

Pas de télévision dans la maison, ce qui permettait d'interminables bavardages entre voisins et lors de rencontre à l'occasion des matinées entières au marché de Pontlieue.

Peu de voitures, (seuls les commerçants en possédaient une à usage professionnel), il n'était donc pas rare d'utiliser la route comme terrain de jeux et d'organiser une partie de foot ou de balle aux prisonniers, interrompue par le passage du troupeau (de quelques vaches !...) qui revenait des champs.

Autre phénomène marquant ma jeune enfance : « les ordures ménagères ». Une fois par semaine, un charretier en tête d'un drôle d'attelage : cheval et modeste tombereau, descendait la route de Ruaudin, allait jusqu'à Pontlieue et remontait l'Avenue du Docteur Jean Mac pour compléter son chargement. Les conditionnements étaient rares, les déchets peu nombreux.



*Le père Janvier et son tombereau
(photo René Gaignon)*

Ce quartier vivait donc tranquille, seule protestation des riverains : l'odeur pestilentielle que nous apportait l'entreprise des « vidanges mancelles » (Favard) qui déversait ses citernes dans des cuves et d'immenses mares à l'air libre et qui traitait ensuite ces déchets pour les transformer en engrais. Seul avantage : les anciens donnaient la météo par rapport à l'odeur véhiculée par les vents.

Le besoin de logements, l'amélioration de l'habitat, la démolition des taudis, la démographie, l'émigration depuis nos anciennes colonies ont fait exploser rapidement ce quartier resté malgré tout dynamique, animé, vivant.

Pierre LUBÉRY

Un nuage de pets

Tout a commencé ici au 42 de la rue de Ruaudin ... et tout finira là, sans doute, dans une maison située à quelques mètres de l'entrée du village de Ruaudin sur la même route. Plus de cinquante années à parcourir cette route, à la voir changer au fur et mesure que je grandissais et que plus tard je vieillissais.



Pontlieue et la route de Tours dans les années 40

Tout a commencé ici, à quelques encablures de la place de la Lune, et de ce monument bizarrement planté en son centre que les automobilistes et les cyclistes contournaient venant de la route d'Angers, la route de Tours ou la route de Parigné, pour rejoindre l'avenue Jean Jaurès et se rendre en ville. Chacun passait vite, évitant la chute à cause des anciens rails du tramway, les accrochages, et les piétons indisciplinés qui traversaient pour se rendre dans les nombreux cafés, ou chez les divers commerçants situés tout autour. Les piétons entendaient bien de temps en temps des invectives et des coups de klaxons rageurs, mais peu en tenaient compte... Seuls les enfants, prudents et peureux à la fois traversaient aux endroits autorisés, après avoir regardé les devantures des magasins ou les images du cinéma Rex. Certaines personnes attendaient le passage des bus jaune et bleu, qui allaient les déposer dans leur quartier ou les emmener vers leur lieu de travail. La place grouillait de vie dans la journée, avant de s'assoupir et s'endormir dans le calme nocturne que, seules, perturbaient quelques mobylettes bruyantes.

Enfant, le monument central, dans la nuit, me faisait frissonner. Que cachait-il derrière ces pierres noires et tristes qui me regardaient quel que soit l'endroit où je me trouvais ? Je savais que les noms inscrits sur les dalles grises correspondaient à des soldats morts pour défendre notre pays, mais je ne me rappelais plus bien de quels conflits on m'avait parlé, ni pourquoi on l'avait mis là au centre d'une place où il était périlleux de s'aventurer pour aller lire ce qui était écrit en lettres dorées. Ce n'est que plus tard ...

Enfant, je passais mes jeudis et toutes les vacances scolaires chez mes grands-parents qui exploitaient une ferme sur la route de Ruaudin à l'emplacement actuel de la rue de Nancy. La ville faisait place avec

soudaineté à la campagne avec ses champs, ses haies de ronces pleines au moment de la rentrée des classes de mûres juteuses qui tâchaient nos mains et nos vêtements, ses chênes émondés qui avaient perdu leur fierté, ses fossés fleuris de coquelicots, de bleuets, et de boutons d'or (et toi, tu n'aimes pas le beurre !), ses pommiers, ses guigniers offrant par paniers leurs bigarreaux en juin, ses vaches et leurs petits veaux mâchonnant lentement une herbe grasse et tendre.

Les villetiers ; expression que j'ai souvent entendue dans la bouche de mon grand-père pour désigner quelqu'un qui habitait le centre ville, et éprouvait peu de sentiments pour les gens des quartiers populaires et de ceux de la campagne proche ; aimaient cette transition brutale, mais ne faisaient qu'un bref passage car ils se trouvaient enveloppés dans un nuage de pets à peine franchie la petite église en bois jaune délavé du Christ-Sauveur (à l'emplacement de la MPT Jean Moulin) et parfois étaient recouverts d'une légère poussière blanchâtre tombée brusquement du ciel citadin.



La petite chapelle du Christ Sauveur peu avant sa destruction

La station de la Salubrité remplacée depuis par le Parc Marcel Paul (entre nous, nous disions « la merderie ») accueillait quotidiennement une noria de camions qui venaient déverser les contenus des fosses d'aisances des maisons pas encore raccordées au tout à l'égout, de la cité mancelle et des communes de la proche périphérie. Ce liquide nauséabond entreposé dans divers champs de décantation à ciel ouvert, lentement, se desséchait tout en émanant son odeur particulière, odeur qui selon les vents locaux se dirigeait vers les quartiers de Bel-air ou d'Aéroville, les biens nommés ! ... avant de se perdre dans les sapins du Fouillet ou des Epinettes. Puis, plus tard, une poussière blanchâtre recouvrait les champs (poussière servant à la fabrication d'engrais) et allait se disperser sur les environs, avec inconstance, selon les caprices météorologiques, rarement vers la ville toute proche, mais le plus souvent sur les maisons et les prés environnants.

Ces odeurs et cette poussière ne perturbaient jamais nos rencontres entre jeunes du quartier. Nous tentions parfois de retrouver la provenance de tel ou tel camion et de déterminer à l'odeur l'origine du quartier où avait été prélevé le puant liquide. C'était là notre seul militantisme social, car nous reprenions rapidement nos parties de football, où nous étions tour à tour des joueurs célèbres aux noms à consonances polonaises, italiennes, ou simplement nous-mêmes avec nos prénoms et nos surnoms.

La poussière collait à nos semelles, à nos vêtements que nous jetions négligemment au sol pour limiter un terrain aux mesures changeantes selon le nombre de participants. Il arrivait que des plus grands, par encore adultes mais plus enfants, nous rejoignent et ces jours-là les parties étaient acharnées mais notre solidarité et notre naïf enthousiasme triomphaient de tout. Nous nous reposions de ces courses effrénées autour d'un ballon en prenant nos bicyclettes pour des promenades lentes pendant lesquelles nous refaisions le monde, notre monde, celui de l'école, de nos copains et de nos parents, des filles, des soucis et des tracasseries de l'un, des bonheurs de l'autre, de nos vies, de la vie. Nous emprunions parfois un boulevard où les nids de poules et les flaques d'eau nous obligeaient à des contorsions et des prises de risque qui se terminaient souvent par une chute et des éclats de rire ; parfois aussi nous étions sprinteurs fougueux et nous nous encourageions en hurlant des noms de coureurs cyclistes mais aussi de pilotes automobiles ou d'autres sportifs ou célébrités. J'étais certains jours Roy Rogers, d'autres jours Zorro, et même l'Ange Blanc, ce catcheur masqué vêtu de blanc, et que nous regardions ensemble, entre copains, riant aux commentaires énergiques et malicieux du reporter. Nous passions rapidement d'un quartier à un autre, prenant des raccourcis que seuls nos vélos pouvaient utiliser, et parfois même à travers champs et prés (mais nous prenions le temps de fermer correctement les barrières car mon grand-père nous avait déjà surpris et rouspétait), et les petites allées du maraîcher des Sources. Et, à l'ombre d'un chêne ou d'un arbre fruitier, nous nous allongions dans l'herbe, harassés de fatigue, des griffures pleines les mollets, mais la tête dans les étoiles. La «merderie» continuait de répandre ses odeurs et sa poussière, mais peu nous importait, nous étions là, à quelques mètres de la ville, en pleine campagne, avec un univers qui, chacun d'entre nous le savait, allait disparaître avec notre enfance ou notre adolescence. Et ce fut ce qui arriva ...

Des cités apparurent, des tours aussi et un supermarché, réduisant peu à peu nos terrains de jeux et d'exploration. Il nous restait toujours la ferme de mes grands-parents et les champs alentour, « la merderie » et ses bassins de décantation, ses bâtiments vieillots et blanchâtres, des petits sentiers bordés d'épines et d'orties, et des bois de sapins où commençaient à s'installer des gens qui avaient des semelles de vent et le goût du voyage.

Tout se réduisait très vite. Les villetiers ne passaient plus par notre secteur, mais nous remarquions que les gens de la campagne venaient s'installer là, à deux pas de la ville qui continuait d'enfler, que leurs enfants s'entêtaient à «descendre en ville», en prenant la rue de Ruaudin, coupée maintenant par une rocade, afin de retrouver la place de Pontlieue où le monument aux morts avait, lui aussi, laissé place à un imposant rond-point. [...] L'atmosphère avait changé : on n'avait l'impression confuse que la ville envahissait un secteur où, à la fois la campagne et les quartiers populaires cohabitaient, et qu'elle y imposait ses rites avec obstination.

Mon enfance passait... le quartier se transformait, grandissait rapidement, et un jour il fallut se rendre à l'évidence que «la merderie» et la ferme où depuis plus de trois générations ma famille s'était installée, allaient-elles aussi disparaître. Tout alla très vite entre les premières rencontres avec des promoteurs et les accords définitifs, les premiers repérages, les premiers ronflements des bulldozers et des camions chargés des gravats de bâtiments où nous avions déposé ça et là nos empreintes, et où l'odeur et la poussière blanchâtre s'étaient invitées, sans trop d'insistance mais avec régularité.

Sous mes semelles, j'ai longtemps gardé cette poussière. Et, aujourd'hui, les enfants des villes aseptisées et sécurisées ont certainement sous leurs semelles des poussières d'enfance qu'ils emporteront avec eux, au milieu de leurs souvenirs avec des odeurs, des goûts, des bruits et des images pleines les yeux de leur quartier qui peu à peu se transformera, gonflera et mangera leur espace de rêves d'enfance.

Jacky LACROIX



Le grand Vauguion en 1972. On reconnaît au loin à gauche la tour de rue de Grenoble et à droite les maisons de la rue de Ruaudin. Entre les deux, la campagne disparaît peu à peu. Au premier plan, les installations de la «Merderie» et les fermes évoquées par Jacky Lacroix.

Un village urbain... la Cité des Pins autour de son école.

C'est à la rentrée de septembre 1952 que le groupe scolaire tout neuf a été ouvert. Les 4 classes provisoires des années précédentes ont été remplacées par un bel ensemble de deux fois onze classes - garçons et filles - le premier construit après guerre. 22 classes immédiatement insuffisantes ! A tel point qu'une extension a été entreprise dans la foulée : sur la cantine en construction et qui avait déjà reçu un début de toiture, un étage pour 4 nouvelles classes a été décidé. Le groupe se lança donc avec 26 classes... rapidement complétées par plusieurs préfabriqués. La Cité des Pins disposa ainsi à son maximum de 29 classes ; le nombre total d'élèves dépassant 900 pour l'ensemble du groupe.

Mon premier CM 1 m'attendait avec 48 élèves de 9 à 13 ans ! Sacrée école de «Village» direz-vous ! Je me suis demandé un petit peu où j'étais tombé...



L'école Jean Mermoz et la Cité des Pins en 1954

Et pourtant si. J'allais m'apercevoir très vite que la Cité des Pins était bien un «Village», tout urbain qu'il fût. Et que la relation de l'école avec les familles confirmait cette affirmation.

Avec, comme animateur, le premier directeur Raymond Adelet dont la gentillesse, la sage bonhomie savaient établir un contact chaud qui inspirait la confiance. Ceci en relation étroite avec Madame Nouet chargée de la direction de l'école des filles. Un « Village » qu'il fallait reconstruire au niveau scolaire puisque les enfants étaient, avant, éparpillés à Jules Ferry et à Mauboussin. Les communautés sociales étaient précises : enfants de cheminots, d'ouvriers de la RNUR et de l'établissement Jeumont.

L'idée s'imposa très vite que l'école n'allait pas se limiter à l'instruction mais que son rôle serait celui que l'Education Populaire a initié en 1936 et reprise en 1945. Une éducation populaire que j'aimerais tant voir revivre sans équivoque ! Avec la participation active des parents d'élèves tout s'est mis en place très vite.

Les enfants étaient à la rue le jeudi pour un grand nombre. Le premier patronage laïc des Francas a ouvert dès 1953. [...] D'autres enfants préféreraient-ils le sport ? Raymond Adelet se chargea lui-même dans le cadre de l'USEP d'animer, chaque jeudi, des activités sportives diverses. Et ainsi 150 enfants - et plus bien souvent - connurent ces jeudis actifs et joyeux.

Le patronage laïc multiplia les types d'activités accompagnant les grands jeux - dont les enfants ont tant besoin ! - de découvertes culturelles souvent originales et jusqu'alors réservées aux vacances : arts plastiques, contes, marionnettes, chants... Et très vite cinéma, projections fixes, récréatives ou de découvertes et cinéma 16 mm pour toute la période hivernale. Ceci, grâce à cette participation des parents d'élèves qui permit l'acquisition d'un projecteur 16 mm de bonne qualité.

De leur côté la Caisse d'Allocations Familiales et le Service Jeunesse et Sports contribuèrent à nous équiper rapidement de tout le matériel qui nous était nécessaire. L'école « tournait à fond » et la liaison école / loisirs éducatifs étant de fait, les effets bienfaisants se firent sentir autant dans la classe qu'à l'extérieur. Il fallait aussi penser aux familles en ce Village Cité des Pins. Là encore ce fut la belle époque pour les fêtes scolaires : concerts, variétés avec la participation des excellentes troupes du coin (cheminots, RNUR notamment). Pour ces belles soirées il fallut demander la fermeture de l'un des préaux bourrés de spectateurs. Ce que la Ville nous accorda rapidement. Le patronage en profita largement lors des mauvais jours.



Animation des Francas à l'école Jean Mermoz

Pour le village, l'idée naquit alors de proposer un ciné-club ouvert aux familles. Il fonctionna pendant des années, tous les quinze jours, le dimanche après-midi dans le statut du cinéma non commercial. Enthousiasme des «villageois » pour préparer la salle des parents venaient spontanément nous aider : les bancs de la cantine furent améliorés par l'apport d'un dossier mobile fabriqué tout exprès par un

ouvrier de chez Renault (dont j'ai encore le plaisir de connaître le fils, élève de l'école à cette époque). Les rideaux d'assombrissement étaient pendus pour chaque séance, noirs et épais, mais égayés par une bande colorée, s'il vous plaît, entre deux rideaux. Le fonctionnement de type ciné-club permettait la discussion après le film et la plupart des spectateurs y participaient. Une richesse culturelle populaire que je n'ai jamais retrouvée ensuite aussi intense [...]



Séance cinéma dans le restaurant scolaire

Aussi quelle joie pour nous d'être suivis fidèlement : un dimanche nous regroupions 345 spectateurs quand le Royal n'en avait que 65 à la même heure ! Je sais des amis que ces souvenirs vont émouvoir, qu'ils aient été élèves de l'école ou déjà parents.

Un plus de cette animation du « Village » par l'école, c'est sans doute la fête du 14 juillet dans le quartier. Sur demande de Robert Manceau, député et conseiller général, l'espace scolaire a été ouvert pour cette soirée du 13 animée par des Francas ayant prêté une sonorisation puissante. Vous devinez que tout cela améliorerait bien la relation Ecole / Familles et Instituteurs / Enfants. Et mon grand bonheur aujourd'hui encore, c'est de rencontrer quelqu'un qui a connu ce « Village autour de l'École » et en parle avec émotion.

C'est que dans les années 50 et 60 beaucoup d'enfants ne connaissaient pas ou peu le centre lointain de la ville du Mans. Et n'oublions pas que, avant la création du collège du Ronceray, la satisfaction a été grande dans les familles de pouvoir envoyer leurs enfants dans les classes annexes du lycée Montesquieu construites en préfabriqués dans la cour de l'école Jean Mermoz. Sans doute l'un des derniers aspects de ce « Village autour de l'École ».

Bernard DEROUET

Instituteur à Mermoz de 1952 à 1981

Sacrés Gamins, créateurs astucieux

Des « monstres », vous connaissez ?... Ce sont tous ces objets encombrants qui sont déposés sur les trottoirs pour y être enlevés par les communaux. Il arrive que la collecte se fasse attendre ... c'est une aubaine pour les enfants ! Pour eux certains objets mis au rebut reprennent vie... tel ce sommier métallique aux mailles bien tendues. A beaucoup de bras réunis, ils parviennent à le transporter sur la « plaine de jeux ». Là, installé sur deux caddies couchés dans une rivière de sable, au pied d'une butte de terre, il servira de tremplin. Et vivent les Olympiades ! Dévalant la pente, les enfants sautent sur le sommier qui fait ressort... et c'est à qui fera le meilleur bond, la meilleure galipette. Las ! A ce jeu, bien vite les mailles rendent l'âme.

Un hiver au top de sa réputation, c'est quand la neige et le verglas font bon ménage ensemble. Bien vite il faut tracer une rampe de glissade. Aux Glonnières, la plaine des jeux s'y prête à merveille avec ses buttes de terre. Il suffit de repérer la pente la plus forte et la plus longue. Et l'on s'invente le moyen d'aller plus vite, plus loin, accroupi sur un bout de carton ou de plastique. L'idéal, mais il ne faut pas le répéter, c'est le couvercle d'un conteneur-poubelle posé à l'envers sur le sol ; il prend la forme de gondole et ça résiste mieux à l'usure. Selon la dimension, il peut supporter un, deux ou trois clients. A trois, on installe le plus jeune entre deux grands : affaire de sécurité ! A peine

descendu, on remonte la pente et on recommence, les joues en feu et la gorge pleine de rires... Quand viennent le redoux et la fonte des neiges verglacées, la butte de terre présente une cicatrice brune au milieu de la pelouse verte.



Au pied des immeubles en 1964

Comme les fleurs et les fruits, les jeux d'enfants varient avec les saisons de l'année ... sauf exception ! Avec les beaux jours de l'été, dans la poussière d'un sol

sableux, on y trace des circuits pour faire rouler les billes. A quatre pattes, les joueurs nettoient la piste et la bordent de talus pour empêcher les « sorties de route ». Ils s'ingénient à compliquer le tracé par des tournants qui virent sec. La passion du jeu leur fait oublier le mal de genou quand un gravillon le blesse ; ils sont de cette étoffe dont on fait des champions : pour gagner, il faut savoir endurer ! ... Aux beaux jours, on voit aussi se multiplier les jeux de marelle sur le bitume des allées ; le « ciel » est garanti à tous et à toutes.

Vers la fin de l'été, vient le temps des marrons. N'étant pas encore à l'âge où les rhumatismes abondent, les enfants ne les mettent pas au fond de leurs poches et ne pensent qu'à les lancer ... d'où l'idée d'un « lanceur élastique ». Pour cela, ils n'hésitent pas à grimper aux arbres pour repérer la petite branche fourchue qui servira à tendre les lanières pour projeter le marron. Mieux vaut alors ne pas se trouver sur sa trajectoire sinon « bonjour les dégâts et les cris » ... et allez donc rattraper les rapides David !

Pendant une quinzaine d'années, les espaces extérieurs étaient « paradis de jeux » avec leurs divers combinés de planches et de rondins de bois. Ils offraient de quoi chatouiller les imaginations d'enfants de tout âge ... Ainsi sur la plaine des Glonnières, sur la « rivière de sable » voguait « un voilier » réservé aux petits tandis que les grands s'approprièrent la « tour de guet ». Chaque structure était le théâtre de jeux improvisés. A bord du navire, l'équipage s'organisait sans hiérarchie de commandement, presque par instinct. En parfaite cohésion, les matelots en culotte courte, tour à tour pirates et plaisanciers, se partageaient la corvée de nettoyage, qui rangeant le bric à brac des jouets, qui balayant les lattes de bois... mais ça finissait toujours par le rite de la dînette !...



La ronde du Carnaval autour du totem de la Plaine

Par contre, dans la « tour de guet », le climat était tout autre ; il sentait l'état de siège et le combat. Les murs de la forteresse étaient rembourrés avec des cartons et sur chaque palier, une réserve de projectiles attendait l'assaillant qu'on recevait à grands cris de guerre, à grands cris de vie !

Près de là se trouvait le « Pont suspendu » au dessus de la rivière. Ah, ce petit pont de bois !... s'il avait pu parler, il en aurait des choses à raconter, car il s'était fait de très nombreux amis. Non seulement, on le traversait aux heures de loisirs, mais on aimait le prendre à l'aller et au retour de l'école, même si le verglas l'avait rendu glissant. Il était si fréquenté que, par deux fois, sur tablier est tombé à cause de l'usure des chaînes qui le soutenaient. Avec les enfants, certains chiens osaient le traverser, pas tous et pas forcément les plus grands ! ... Parfois, de « pont suspendu » il devenait « pont des soupirs » ; il n'a pas connu que des enfants rieurs et joueurs, il a aussi porté des garçons et des filles qui avaient le cœur gros et les yeux pleins de larmes. Alors, il les berçait doucement pour calmer leur peine et leur chagrin...



Le petit pont de bois suspendu

De nos immeubles-habitation, on voit passer des enfants avant l'heure des repas, jours d'école comme jours de vacances... Certains, souvent les mêmes d'ailleurs, sont renvoyés par leur maman chercher du pain à la « Boutique Total ». A l'aller, ils font des mimiques qui reproduisent cours de danse ou de sport. Ça gesticule et ça sautille allègrement d'un pas léger et souple. Sans se soucier d'être vus, ils refont des mouvements appris en classe de gym ou en milieu loisir et ils se répètent à eux-mêmes avec sérieux les conseils du professeur ou du moniteur... Au retour, porteurs d'une ou deux baguettes de pain, ils s'inventent des rôles : celui du chasseur qui met son arme en joue pour viser un pigeon ou un chat, celui du policier qui pointe son bâton pour indiquer la direction à prendre, celui du sportif qui tend sa batte ou sa canne sur le terrain de base-ball ou de golf... Merveilleux enfants qui se donnent en spectacle sur le chemin des commissions. Et tant pis, si en le déposant sur la table familiale, le pain présente des blessures à sa croûte : il n'en demeure pas moins appétissant !

C'est ce que l'on peut voir « au ras des pâquerettes » dans l'épaisseur du quotidien.

Pierre VEN

La Printanière aux Glonnières, pas de fausses notes !

Les années 60... mes 15 premières années aux Glonnières, 11 rue Van Gogh, 1^{er} étage, 1^{ère} porte à droite il y a...presque 38 ans. Une bouffée de nostalgie ? Même pas ! Mais des souvenirs qui font que l'on repasse à chaque occasion dans son quartier, dans sa rue et que l'on ne s'en éloigne pas vraiment. Il y a tant de choses qui remplissent une mémoire ... L'une d'entre elles a pris une grande place dans mon enfance et a influencé ma façon d'être aujourd'hui : une société musicale.

A son origine, il y a un personnage hors du commun : Monsieur Maignan. Il habitait route de Ruaudin. Il a su mobiliser des familles modestes d'ouvriers et, pour la plupart, demeurant aux Glonnières, Bruyères, cité des pins, Ronceray, Allonnes ... Il a entraîné dans son sillage des enfants, des jeunes et leurs parents pendant des années vers un projet commun durant plus de 25 années en dirigeant une musique qui s'appelait, à l'origine, « La Printanière de Ruaudin » puis, quelques années après, « La Printanière du Mans ».



La Printanière en hussard pour le Carnaval d'été

Les répétitions du vendredi soir avaient lieu dans une grande salle située sur la route de Ruaudin, au milieu des bois. Déjà les souvenirs reviennent... Avant que les notes de musique ne s'échappent des instruments, nous, les bambins, on se donnait à cœur joie dans les alentours extérieurs de la salle de musique au milieu des bois. Un vieux car se trouvait derrière. Que de glissades sur le parquet de cette salle, de cachettes et d'explorations dessous et derrière l'estrade. Des moments de rencontre, d'échanges que l'on ne voulait pas manquer.

Je me souviens des entraînements que les musiciens les plus chevronnés donnaient aux débutants dans les appartements des Glonnières. Rien que dans la rue Van Gogh, il y avait les familles Alexandre, Jamois, Lucas et Pommier. Traverser cette rue sans entendre une note de musique était quasi miraculeux. Des fenêtres s'échappaient des sons de clairon, de tambour, de trompette, de bugle, de saxo, de trombone, de cor de chasse et de trompette de

cavalerie. Aucune plainte des voisins, même lorsque les notes n'étaient pas justes, cela faisait partie du paysage sonore de la rue.



La famille Alexandre en voyage avec la Printanière

Cette musique a permis à des familles entières de voyager dans toute la France et même au-delà des frontières. A l'époque c'était extraordinaire ! Lorsqu'il y avait une sortie pour un défilé dans une ville un peu éloignée alors, il y avait 1 ou 2 cars qui arrivaient très tôt le dimanche matin devant la bijouterie Drouet au bout de la rue Van Gogh. C'était le point de rendez-vous principal de la grande majorité des musiciens et danseuses du groupe dansant. Ils étaient fiers les gamins qui montaient dans les cars vers l'aventure de ses expéditions car ils savaient qu'ils auraient quelque chose d'épatant à raconter aux copains d'école le lundi matin. Qu'importe si l'on revenait très tard et que la nuit serait courte pour reprendre le chemin de l'école.

La participation, chaque année, au Carnaval du Mans était une tradition incontournable. Une occasion de changer le costume de tous les musiciens et du groupe dansant : la marine, les lavandières, les cow-boys, les hussards, Tahiti... Des heures et des heures de travail pour les mamans afin de confectionner les tenues. Il n'était pas rare de croiser aux Glonnières des enfants costumés tout au long de l'année avant le départ du car ou lors du retour.

En dehors de la pratique musicale, différentes occasions de rencontre étaient organisées : les concours des collectionneurs, de dessins, de travaux manuels qui ont déclenché des passions chez les jeunes musiciens, des bals dansants, les galettes des rois [...].

Cette musique a été l'outil pour graver à jamais de bons souvenirs dans la tête de plusieurs dizaines d'enfants. Être créateur de souvenirs d'enfant, de ces souvenirs qui influencent positivement une vie d'adulte. Un message à transmettre...

Richard ALEXANDRE